



M E M O I R E
SUR L'APPERCEPTION DE SA PRO-
PRE EXISTENCE.
PAR MR. MERIAN.

Ceux qui s'attachent à décomposer les connoissances humaines, & à les résoudre dans leurs élémens, parviennent à des perceptions primitives, que l'on considère, comme objets d'un sentiment immédiat de l'ame, nommé *Apperception, Intuition, simple Vie.* Ce sentiment rassemble les matériaux des Sciences les plus sublimes, & les plus abstraites, comme ceux des connoissances les plus grossières, & les plus vulgaires. Il trace les rudimens au premier des Philosophes, aussi bien qu'au dernier des paysans, & il dirige les premiers pas que nous faisons dans la Logique naturelle. L'infinie variété, qui règne dans la tournure des esprits, la grandeur des uns, la médiocrité, & la bassesse des autres, ne proviennent vray-semblablement, que de la différente combinaison, & du différent emploi de ce fond de perceptions que la nature semble nous avoir départi en commun, On trouveroit sans doute une solution aisée de la plupart des paradoxes de l'esprit humain, si l'on pouvoit toujours reprendre le fil des pensées, & remonter jusqu' au point d'où elles sont parties.

C'est



C'est une vérité attestée par l'expérience, & démontrée par la raison, qu'on ne sauroit connoître les facultés de l'entendement, qu'*a posteriori*, ou après qu'elles se sont déployées. En vain feroit-on ses efforts pour les attraper sur le fait, (si j'ose m'exprimer ainsi,) ou dans l'opération même ; lorsqu'on croira les saisir, il se trouvera, qu'on ne fait que les mettre en usage ; & pour nous tenir à nôtre sujet, après vous avoir donné la torture pour appercevoir l'apperception, il n'en résultera tout au plus, que trois choses, qui se succèdent : 1. Vous appercevrez quelque objet. 2. Vous vous souviendrez que vous l'avez aperçu. 3. Vous réfléchirez sur l'acte, en vertu duquel vous l'avez aperçu.

La proposition : *je m'apperçois àppercevoir*, est contradictoire ; car il faudroit, pour que cela fut, que je fusse en même tems Moi-même & un autre, & que je pusse, pour ainsi dire, appercevoir à travers de moi-même apperçevant ; à peu près, comme on regarde les objets au travers des lunettes d'aprobe ; ou il faudroit, comme le Dieu Janus, regarder en avant, & en arriere, c'est à dire, appercevoir, & réfléchir dans le même instant. Si cela étoit, non seulement l'être apperçevant pourroit se doubler, mais encore par la même raison se multiplier à l'infini : absurdités trop palpables pour mériter qu'on s'y arrête.

Ce n'est donc, qu'en retournant sur nos pas, & en réfléchissant sur ce qui vient de se passer dans nôtre intérieur, que nous parvenons à nous former la notion de ce premier acte de l'être intelligent.

On peut dire en général, que les facultés intellectuelles se définissent elles mêmes par leur exercice, & que tout ce qu'on pourroit tenter par une autre voye pour les rendre intelligibles, ne feroit qu'y répandre plus d'obscurité. On définiroit vainement la vûe, & les objets visibles à un aveugle né ; celui de Mr. *Locke* confondoit la couleur avec le son de la trompette. Un homme au contraire, qui a l'usage de ses yeux, n'a pas besoin qu'on lui définisse ces choses ;



de même pour connoître l'apperception il ne faut qu'avoir apperçu ; mais il le faut de toute nécessité.

Encore n'en découvrons-nous que fort peu de chose, savoir, qu'il existe une faculté, qui produit de certains actes. Dans la Physique on a découvert la structure, & le mécanisme de l'oeil ; on connoit la vûe, entant qu'elle se passe dans l'organe corporel ; mais de cette modification de l'ame, qui est la vuë proprement dite, nous ne connoissons rien, que son existence ; & il en est de même de toutes les opérations des intelligences entant qu'intelligences.

Il ne nous reste donc qu'à considérer les objets sur lesquels nos facultés s'exercent ; c'est ce que nous allons faire au sujet de l'apperception. Nous puiserons dans cette source les notions les plus précises, auxquelles il soit possible d'atteindre, & sans prétendre sonder les abîmes de l'esprit humain, prenant l'expérience pour guide nous ne bâtirons que sur un petit recueil d'observations qu'elle nous fournit, persuadés que c'est le seul moyen de traiter nôtre sujet avec justesse.

Dans un sens tout ce que nous pensons, est immédiatement présent à nos ames ; mais dans un autre les connoissances acquises de vûe immédiate sont opposées à celles, qui nous viennent par les voyes du raisonnement, & de la réflexion. A la rigueur on pourroit rapporter aux connoissances médiates les perceptions retracées dans la mémoire, & les ombres de l'imagination, comme copies des perceptions immédiates, qui les ont devancées ; plusieurs sensations même pourroient être nommées médiates, entant qu'elles marchent constamment à la suite d'autres sensations.

Dans le plan de nos recherches sur l'apperception, nous croyons à propos de la considérer comme immédiate, non seulement à l'égard de l'indépendance, où sont les objets apperçus de toute apperception antécédente ; mais encore comme étant immédiatement présens à l'ame, dans le sens dans lequel cette présence dans l'ame convient à toutes les pensées sans exception ; lesquelles on peut toutes considé-

rer



rer dans l'instant de leur apperception comme détachées de ce qui suit ou précède dans l'ame. A l'égard du premier point, plusieurs objets de l'intuition étant sujets à être confondus avec ceux que le raisonnement ou la réflexion découvrent, (confusion, qui pour l'ordinaire entraîne une longue suite d'erreurs,) nous aurons soin de les en distinguer en constatant leur indépendance, autant qu'elle leur convient ; & à l'égard du second point, savoir de l'existence de ces objets dans l'ame, ou de l'apperception même, nous ferons les réflexions que nous jugerons les plus propres, sinon à éclaircir entièrement la matiere, du moins à en écarter les notions fausses, & à nous rendre modestes & retenus dans nos décisions. Ceux qui sont versés dans la spéculation, reconnoîtront l'importance, mais en même tems la difficulté, & la délicatesse de notre entreprise ; nous en soumettons le succès à leurs jugemens impartiaux, surtout à ceux des célèbres Philosophes, qui composent cette illustre Assemblée.

Toutes les choses, qu'on peut prétendre avec quelque vraisemblance appercevoir immédiatement, se rangent naturellement en trois classes, vù que cette apperception ne peut être relative, qu'à nous même, à nos idées, & à nos actions. C'est donc à nous d'examiner, si la connoissance de ces choses vient en effet d'une apperception indépendante, & en quoi elle consiste. Le présent Mémoire est destiné à considérer l'apperception de nôtre propre existence, ou au *conscium sui*.

* * *

Je fais que j'existe ; de quelle façon suis-je parvenu à m'en assurer ? Il n'y a que deux voyes, qui m'y ayent pu conduire, l'une médiante, & l'autre immédiate ; & on peut proposer, ce me semble, l'alternative suivante. Si je ne connois pas mon existence par raisonnement ou par réflexion, il faut de nécessité, que je l'aperçoive directement & immédiatement dans la plus grande propriété du terme ; & réciproquement. Je ne pense pas, que personne veuille dériver



le *consciium sui* de la mémoire ou de l'imagination; en un mot de quelque autre source que celles, dont je viens de faire mention.

À entendre les Philosophes nommer le sentiment de nôtre existence *intime & immédiate*, on diroit, que l'ame va tout droit à penser: *j'existe*. Cependant les mêmes deduisent encore cette vérité par voye de raisonnement: de là le fameux enthymème: *je pense; donc je suis*, mis en vogue par Des-Cartes, & rebattu depuis par presque tous les Metaphysiciens.

Cet argument étant l'unique, par lequel on ait entrepris jusqu'icy de démontrer sa propre existence, je m'imagine, que l'analyse que nous en allons faire, servira à répandre sur cette matiere le jour dont elle est susceptible: nous le considérerons sous deux faces: 1. en lui-même pour en apprécier la valeur intrinsèque: 2. par raport à l'effet, qu'il doit produire.

Il suppose d'abord, que la certitude de nôtre existence est fondée sur des preuves démonstratives, & qu'ainsi nous ne saurions l'adopter immédiatement, comme vérité de simple vûe, & évidente d'elle même, puisque dans ce dernier cas non seulement les preuves seroient hors de saison, mais totalement impossibles; on peut démontrer les propositions non évidentes d'elles même par celles, qui le sont; mais celles-cy ne sauroient s'entrecommuniquer l'évidence, vû que l'une n'en a pas plus que l'autre. Nous n'oserions aspirer à un plus haut point d'évidence, que nous n'en trouvons dans les vérités de *simple vûe*, & les vouloir démontrer ce seroit chercher le Soleil à la lueur d'une lanterne.

Tout syllogisme par conséquent, qu'on peut imaginer en faveur des vérités intuitives, doit donner dans le sophisme d'*idem per idem*, ses prémisses présupposant la conséquence, ou du moins l'évidence des prémisses présupposant l'évidence de la conclusion: ce qu'on appelle dans les écoles *obscurum per æque obscurum*, peut être appellé dans le cas présent *clarum per æque clarum*: nous éprouverons l'enthymème Cartésien à cette pierre de touche.

Lors-



Lorsqu' on le réduit à un syllogisme parfait en restituant la proposition supprimée, il doit être énoncé de la manière suivante : *Tout ce qui pense existe ; Je pense : Donc j'existe.* Mais ne voit-on pas au premier coup d'oeil que la mineure renferme toute la conclusion, & que le pronom seul *Je*, sans lequel elle ne peut pas même être conçue, présuppose ce qui est en question, savoir l'existence propre ? Si vous y ajoutez le verbe, vous trouverez que *penser* signifie *exister sous une certaine modification*, & que la proposition : *Je pense*, coïncide avec : *Je suis pensant.* Je ne crois pas, qu' après cela on attribue plus de force à ce syllogisme, qu' à celui qu'on trouve dans le Luculle de Ciceron : * *S'il fait jour, il fait jour ; or il fait jour ; donc il fait jour.* Concevez, si vous voulez, un mot indifférent ajouté au premier : *s'il fait jour* : ou substituez lui une expression synonyme, je me trompe fort, si malgré ce changement l'argument deviendra meilleur, ou le sophisme moins sophisme. L'impossibilité de concevoir la mineure sans adopter la conclusion, n'est-elle pas un caractère non équivoque de la *petition du principe* ? L'exemple rapporté vient d'autant mieux au sujet, que démontrer qu'il fasse jour, & démontrer que nous existions, sont deux choses également impossibles.

De plus-la mineure est manifestement un résultat de la réflexion ; & pour dire avec fondement : *Je pense*, il faut qu' auparavant j'aye pensé quelque chose, puisque penser sans penser quelque chose seroit penser & ne pas penser en même tems ; par conséquent la proposition : *je pense*, qui renferme un attribut abstrait, ne peut pas être l'objet de l'apperception primitive ; & penser que l'on pense quelque chose est une absurdité détruite dès l'entrée de ce Mémoire. A parler à la rigueur philosophique on ne peut jamais dire avec assurance : *je pense*, mais seulement : *j'ai pensé.* Il s'ensuit donc, que si nôtre existence nous étoit connuë par le syllogisme en question, nous ne serions jamais assurés de nôtre existence présente, mais seulement de la passée, puis-

G g g 3 que

* *Si lucet, lucet : lucet autem ; lucet igitur.* Cic. in Lucullo c. 23.



que de la proposition : *j'ai pensé*, il ne résulte pas celle-cy : *j'existe* ; mais : *j'ai existé*. Or la mineure venant de la réflexion, ce à quoi il faut avoir pensé avant que de pouvoir réfléchir, doit être le : *j'existe* même, ou encore le présupposer, ce qui revient à la même chose.

Enfin la majeure : *tout ce qui pense existe*, se fonde uniquement sur le *principe de contradiction*, lequel dérivant toute sa force, & toute son évidence de la certitude de nôtre existence, ne peut point la devancer dans l'ordre de nos connoissances, ni par là devenir une de ses preuves. La majeure suppose donc ce qui est en question tout comme la mineure.

Il faut se souvenir dans tout cet examen, que la solidité des argumens ne dépend nullement du choix arbitraire des termes, dont on se fert pour les exprimer : sans cela le même syllogisme pourroit être régulier dans une langue & sophistique dans l'autre, & souvent bon & mauvais dans la même langue suivant ses différentes expressions. Nôtre enthymème p. e. éblouit davantage en Latin, qu'en François, puisque dans cette dernière langue le pronom, qui caractérise *l'Égoïté*, est exprimé formellement, au lieu que dans la première & le pronom, & le verbe substantif, sont engloutis dans le mot de *cogito*. Cependant quand même on fabriqueroit une langue toute nouvelle, on ne trouvera aucune expression, où le pronom ne doive être sous-entendu, & la notion même de l'antécédent s'évanouit, dès que le pronom sous-entendu en est retranché. Du reste toutes les langues sont arbitraires dans leur origine, & inventées pour le corps plutôt que pour l'ame ; c'est pourquoi le Philosophe abandonnant au Grammairien le terrain de la syntaxe, ne s'occupe que de la réalité.

Il y a lieu de s'étonner, que le Syllogisme, que nous venons d'analyser, soit prôné par des hommes illustres comme un modèle de preuve, qui conduit au plus haut période de certitude. A' ne consulter que mes foibles lumières, il ne me paroît prouver absolument rien, la conclusion n'étant vraie que par hazard, & il me semble, que si on y modéloit tous ses raisonnemens, comme on le conseille, au lieu
d'avan-



d'avancer dans les connoissances, on se proméneroit éternellement dans des cercles vicieux. Je conviens qu' aucune certitude ne surpasse celle de nôtre existence propre, mais je ne tombe pas d'accord, qu'elle naisse de la force d'une démonstration quelconque: ces deux assertions me paroissent même se contredire; car si c'est en vertu d'un argument, que nous nous convainquons de nôtre existence, il faut nécessairement, qu'il y ait des propositions plus certaines, savoir les prémisses du syllogisme qu'on met en oeuvre.

On justifie encore l'Enthymème de Des-Cartes, parce que, dit-on, le Philosophe doit rendre raison de tout; mais seroit-ce donc rendre raison, que de commettre des pétitions de principe? Et si le Philosophe devoit encore rendre raison des vérités évidentes d'elles mêmes, quel *non plus ultra* y auroit-il pour lui? Non seulement sa vie entiere, mais toute l'éternité future ne suffiroient pas pour terminer la question la moins composée. La Philosophie seroit l'art de ne se jamais taire, & un Philosophe un homme, qui ne déparle point.

Spinoza a parfaitement senti l'invalidité de cet argument; c'est pourquoi il nie que c'en soit un, en le fondant dans une seule proposition*: *Je pense, donc je suis*, dit-il, *n'est qu'une proposition, qui est équivalente à celle-cy: je suis pensant.* Si Spinoza vouloit dire par là, qu'ayant apperçu nôtre existence nous réfléchissons ensuite sur l'acte de l'apperception, il ne diroit rien que de fort raisonnable, & Des-Cartes s'est exprimé en effet en plusieurs endroits conformément à cette paraphrase. Ce qu'il y auroit à rectifier, ce seroit de couper la proposition en deux, & de mettre au milieu la réflexion, qui produit la seconde; vù que nous avons déjà prouvé, que dans son entier elle ne peut pas être l'objet de l'apperception primitive. Si on vouloit transformer l'enthymème en sentence enthymématique, on tomberoit dans une absurdité encore plus grande; ce seroit soutenir, que l'ame apperçoit intuitivement un syllogisme tout entier.

Voyons

* *Cogito, ergo sum, unica est propositio, quæ huic: Ergo sum cogitans, æquivalet.*
Princ. Phil. more Geom. demonstr. prol. p. 4. & prop. 1. & 2.



Voyons présentement, quel effet nôtre enthymème, ou tout autre argument en faveur de l'existence propre, (car le cas est le même,) pourroit produire sur un Sceptique déterminé, ou sur un Cartesien outré.

Le *cogito, ergò sum*, feroit il un organe suffisant pour convertir le Sceptique ? Je ne le saurois croire, supposé même, que l'argument fut aussi bon, qu'il est vicieux & sophistique. Celui qui pousse le Scepticisme au point de révoquer en doute sa propre existence ne peut, ce me semble, convenir de rien de positif, & ne s'accordant avec nous sur aucun principe, il est hors de la portée de nos raisonnemens. Que pourra-t-on avancer contre un tel homme, dont il ne doute aussi tôt ; ou qu'est-ce qui paroitra trop extravagant à celui, qui se regarde soi-même comme un problème ? D'ailleurs on ne sauroit entrer en dispute avec le Sceptique sans lui céder un avantage des plus considérables, vù qu'en s'engageant à démontrer l'existence propre on se met dans l'obligation tacite de démontrer de même toute proposition aussi évidente que celle là ; ce qui lui donne droit de vous tailler de la besogne à perte de vûe.

Il faudroit être peu familiarisé avec l'esprit du Scepticisme pour ignorer, que si les Sceptiques se servent du raisonnement, ce n'est que dans la vûe de battre les Dogmatiques de leurs propres armes. Ce feroit donc se méprendre grossièrement, que de croire qu'ils y fassent le moindre fond eux-mêmes, ou de leur attribuer les theses, qu'ils défendent même avec le plus d'opiniâtreté. Leur prétention est, que nous manquons de *criterium* pour discerner le vray du faux, & qu'en toute question il y a (*ἰσοσθένεια*) *équilibre de raisons*. De là on les voit, dans le même cas, tantôt démontrer l'affirmative, tantôt la négative, suivant que cela leur vient à propos. * Si le Sceptique

* τάχα γὰρ ἀσφαλέςερος παρὰ τὰς ὡς ἐτέρως Φιλοσοφῶντας εὐρεθήσεται ὁ σκεπτικὸς, κατὰ μὲν τὰ πάτρια ἔθη καὶ τὰς νόμους λέγων



qui soutient l'existence des Dieux & leur rend un culte religieux en bon Citoyen, qui se conforme aux loix de la Patrie, il le fait (*ἀδοξάζως*) sans dogmatifer, mais en Philosophe il ne se précipite point à décider sur cette matiere, trouvant également démontré *, qu'il y a des Dieux, & qu'il n'y en a point. Il n'est pas plus positif sur d'autres sujets, & il prend toujours garde à ne se laisser attraper sur aucun dogme. On gagneroit donc fort peu à l'amener à contradiction, puisqu'il ne nie point, qu'il n'y ait contradiction en tout, & que jamais il ait soutenu la these, que vous combattez, attendu qu'il ne soutient pas, mais qu'il doute; & en effet n'êtes vous pas plaisant de prétendre, qu'il écoute vos raisons, & sente l'energie du syllogisme favori, tandis qu'il doute de son propre être? Enfin vous n'aurez prise sur le Sceptique par aucun endroit; il est le rebours de l'Antée de la Fable: fils de l'air, il faudroit l'écraser sur terre, où il ne se hazarde point. La dispute ne pourra donc se terminer, qu'à votre confusion: vous serez obligés de la rompre en rempaquetant le syllogisme & en avouant, que vous avez eu tort de la commencer. Une huée générale de l'école de Pyrrhon vous sonnera la retraite.

Je crains, qu'on ne prenne ce portrait du Sceptique pour une pièce d'imagination; & je vois qu'en effet nombre d'habiles gens ne font point scrupule d'avancer, que jamais le Soleil n'a éclairé d'homme, qui ait mis sa propre existence en problème, & que ce doute est une pure impossibilité. Sur quoi ces Messieurs me permettront de faire les remarques suivantes.

Premièrement, si je forge des Monstres, ce n'est pas au moins pour les combattre; car j'avouë volontiers, que ce seroit là une entrepri-

λέγων εἶναι θεός, καὶ πᾶν τὸ εἰς τὴν τέτων θρησκείαν καὶ εὐσεβείαν συντεῖνον ποιῶν. τὸ δ' ὅσον ἐπὶ τῇ φιλοσόφῳ ζητήσῃ μηδὲν προπετευόμενος. S. Emp L. 1. adv. Phys. S. 49.

* ὄν μᾶλλον εἶναι ἢ μὴ εἶναι θεός Id.

Mémoires de l'Academie. Tom. V.

H h h



treprise au dessus de mes forces. Je ne crois point avoir employé de fausses couleurs dans le tableau du Sceptique, sur tout de celui, qui doute de sa propre existence, & que l'enthymeme devoit ramener; un tel auroit certainement mauvaise grace d'être Sceptique à demi, & si après avoir nié le *j'existe*, il accordoit le *je pense*, ou se relâchoit sur quelque autre assertion que ce fut, il mériteroit assurément d'être banni de sa confrairie, mais il est impossible qu'il le fasse, s'il a jamais douté serieusement de sa propre existence; & s'il ne l'a fait que pour plaisanter, on ne sauroit mieux l'entretenir dans cette humeur, qu'en voulant démontrer ce qui n'est pas démontrable.

En second lieu, s'il est impossible de douter de sa propre existence, cette impossibilité ne peut venir, que de ce qu'elle est uue verité d'intuition; vù qu'on peut douter de toute verité de raisonnement, du moins pour un tems.

En troisieme lieu, je demanderois volontiers: S'il n'y a point de Sceptiques sur l'article en question, à quoi bon les réfuter par syllogismes, & faire tant de frais en démonstrations? „ Les Chevaliers „ errans, dit un Anglois, qui couroient le monde pour le purger „ de Géans & de Dragons, ne formerent jamais le moindre doute „ sur l'existence de ces Monstres. „

Mais enfin il n'est que trop sûr qu'il y a eu des douteurs, qui ont mis en problème, & toute existence, & toute pensée, savoir & l'antecedent & le consequent de l'enthymeme Cartesien; tant il est vray, qu'il n'y a rien de si extravagant, que quelque Philosophe n'ait soutenu. Je ne me prévaudrai pas de ce que Diogene Laërce dit des Pyrrhoniens, * *qu'ils ne déterminent rien, pas même le: Je ne détermine rien*, ni du passage de Senèque, dans lequel, après avoir rapporté plusieurs Paradoxes des Anciens, il conclut: ** *Que sommes-*

nous

* L. IX. §. 74.

** *Si Protagora credo, nihil in rerum natura est nisi dubium. Si Naupharis, hoc unum certum est: nihil esse certi. Si Parmenidi, nihil est præter unum. Si Zenoni, ne unum quidem*



nous donc nous mêmes? (c'est à dire dans leurs opinions,) que sont toutes ces choses, qui nous environnent, nous nourrissent & nous soutiennent? Toute la Nature n'est qu'une ombre, ou vaine, ou trompeuse. Je ne dirois pas aisément, lesquels des deux me mettent plus en colere, ceux, qui prétendent, que nous ne savons rien, ou ceux, qui ne nous ont pas seulement loissé le plaisir de ne rien savoir. Je n'appuierai pas non plus sur le mot favori de Xenophane: * *L'opinion régné en tout.* Il me suffira de produire deux Philosophes de l'Antiquité, Gorgias de Leonce, & Metrodore de Chios, disciple de Democrite.

Le dernier écrivit un livre de la Nature, lequel au raport d'Eusebe donna à Pyrrhon la premiere occasion de son doute universel. Ciceron nous en raporte le commencement dans les termes suivans: ** *Nego scire nos, sciamusne aliquid, an nihil sciamus, ne hoc ipsum quidem nescire aut scire scire nos, nec omnino, sit-ne aliquid, an nihil.* Cet Ouvrage n'a point passé à nos jours; mais tout singulier qu'il doit être, il égalera à peine la singularité de celui de Gorgias, dont le titre est: *** *Sur le Néant, ou sur la Nature.* Dans le premier des trois Chapitres, dans lesquels ce Traité est, divisé, on démontre: ****

H h h 2

que

quidem. Quid ergo nos sumus? quid ista, quæ nos circumstant, alunt, sustinent? tota rerum natura umbra est, aut inanis, aut fallax. Non facile dixerim, utrum magis irascar illis, qui nos nihil scire voluerunt, an illis, qui ne hoc quidem nobis reliquerunt: nihil scire. Ep. 88.

* δόκος δ' ἐπὶ πᾶσι τέτυκται.

** In Lucullo c. 23. ἔλεγε μὴδὲ αὐτὸ τῆτο εἰδέναί, ὅτι εἰδὲν οἶδε. D. h. l. IX. 58.

*** περὶ τῆ μὴ ὄντος, ἢ περὶ φύσεως.

**** τρία κατὰ τὸ ἐξῆς κεφάλαια κατασκευάζει, ἐν μὲν καὶ πρῶτον, ὅτι εἰδὲν ἐστὶ. δεύτερον, ὅτι, εἰ καὶ ἐστὶν, ἀκατάληπτον ἀνθρώπῳ τρίτον, ὅτι, εἰ καὶ καταληπτόν, ἀλλὰ τότε ἀνέξοισον, καὶ ἀιεργμήτερον τῷ πέλας. S. Emp. adv. Log. l. i. S. 65.



que rien n'existe; dans le second, que, quand même quelque chose existeroit, cette chose nous seroit incompréhensible; & enfin dans le troisième, que quand même elle seroit compréhensible, on ne pourroit pourtant, ni l'énoncer, ni en faire part à son prochain. Aristote destina un Livre tout exprés à réfuter ces trois articles; & on nous a conservé les démonstrations, sur lesquelles Gorgias les fonde, & qui font le plus plaisant galimatias, dont peut-être l'Histoire Philosophique fasse mention. Je ne puis m'empêcher de faire connoître un doute des plus terribles, que le subtil Sextus tire du premier de ces articles: en voicy le précis: * „ Gorgias niant toute existence, nie aussi celle de l'entendement; „ d'autres au contraire soutiennent, qu'il y a un entendement: comment vuidera-t-on le différent? On ne pourra pas le faire par l'entendement même; (ce seroit supposer, ce qui est en question,) ni par „ aucun autre *criterium*; car on n'en admet point d'autre; ainsi il „ reste indécis, & incompréhensible à jamais, s'il y a un entendement, ou non.

Que ceux qui se piquent de tout démontrer, essayent leur Logique sur ce passage de Sextus: pour moi je regarde le Scepticisme absolu comme un mal incurable; & le Sceptique comme un homme, qui me parle une langue inconnue, & avec lequel par conséquent je ne saurois entrer en conférence; car comme pour s'entendre dans le langage ordinaire il faut s'accorder sur le sens des termes; ainsi en matière de dispute

* ἐπεὶ γὰρ ὁ μὲν Γοργίας εἰδὲν εἶναι Φάσκων, εἰδὲ διάνοιαν εἶναι Φησι, τινὲς δὲ ταύτην ἀποφαίνονται ὑπάρχειν· πῶς ἔν ἐτικρινῶσι τὴν διαφωνίαν; ἔτε γὰρ διανόια (ἐπεὶ τὸ ζητέμειον συναρτάσουσι) ἔτε ἄλλω τινί, εἰδὲν γὰρ ἄλλο εἶναι Φασι κατὰ τὴν ὑπόθεσιν τὴν νῦν ὑποκειμένην, δι' ἧ κρίνεται τὰ πράγματα· ἀνεπικριτον ἄρα, καὶ ἀκατάληπτον ἔσαι, πότερόν ἐστι διάνοια, ἢ εἰ ἐστιν. Pyrrhon. Hypotyp. L. II. c. 6. §. 57. Confer. Hypotyp. I. II. c. 5. & adv. Log. L. 1. §. 284.



pute il faut du moins s'accorder sur quelque principe. En un mot le doute de sa propre existence est possible, ou non. Dans le premier cas c'est un mal sans remède, dans le second le remède est non seulement impossible, mais encore inutile & superflu; donc dans tous les cas les argumens contre le Scepticisme, sont & insuffisans, & inutiles.

Qu'on juge après cela, si c'est faire grand honneur à l'immortel Descartes, que de dire avec * quelques uns, qu'il n'a avancé son enthymème, que contre les Sceptiques; d'ailleurs ce soupçon me paroît aisé à détruire par les ** expressions modestes de ce grand homme, qui déclare formellement, qu'il n'a d'autre dessein que de défricher son propre terroir, & de corriger ses opinions; si donc son intention avoit été d'argumenter, ce ne pourroit être que pour se débarasser de son propre doute, bien différent du Scepticisme, comme nous allons voir.

Le doute du Sceptique est postérieur à l'examen, au lieu que celui de Des-Cartes le précède. Le premier a pour but une entière indifférence, dans laquelle il fait consister sa suprême beatitude. L'autre au contraire ne doute pas pour avoir le plaisir de douter; animé d'un plus noble motif, il ne cherche qu'à se défaire des préjugés, & à se frayer le chemin vers la certitude: c'est *** l'Architecte, qui abat une maison ruineuse pour la relever sur de meilleurs fondemens, & avec plus de symétrie.

Il faut avouër cependant, que Des-Cartes ne s'est point expliqué sur nôtre sujet avec toute la précision desirable. A le voir répandre son doute universel, on diroit qu'il passe l'éponge sur toute certitude sans exception, se défiant de toutes ses connoissances, & de toutes ses facultés. Mais à le voir sur son retour il paroît non seulement supposer des axiomes généraux, & se confier entièrement en ses fa-

H h h 3

cul-

* Walch. Lexic. phil.

** *Nunquam ulterius mea cogitatio provellet est, quam ut proprias opiniones emendare conarer, atque in fundo, qui solus meus est, edificarem.* Dissert. de Methodo. 2.

*** Ibid.



cultés, mais encore présupposer l'existence propre : car, où je me trompe fort, ou c'est là le point ferme, & immobile, qu'il compare à celui * d'Archimede, & qui doit le remettre sur la voye du raisonnement.

Si j'étois digne de faire l'apologie du grand Restaurateur des Sciences, que je ne me lasse point d'admirer, je dirois que jamais en effet il ne douta de son existence, bien qu'il ait fait ses efforts pour en douter, & que ce n'est que l'impossibilité de ce doute, qu'il a voulu exprimer dans sa seconde Méditation, qui non seulement souffre ce sens sans gêne, mais semble même l'autoriser comme le seul raisonnable, surtout lorsqu'on fait attention au passage suivant : ** „ Tout mù-
 „ rement considéré il faut en venir icy : que la proposition : *je suis,*
 „ *j'existe,* est nécessairement vraie, autant de fois, qu'on la pro-
 „ nonce, ou qu'on la conçoit dans l'esprit. „ Ou je me trompe, ou ces paroles dénotent une vérité intuitive, qu'on ne sauroit même concevoir comme problématique, ou sujette à démonstration.

Le doute Cartesien, pour répondre au but de son institution, a besoin d'être resserré dans ses bornes ; de peur que la médecine ne tourne en poison : le rendre trop universel, & y envelopper les vérités intuitives, c'est à mon sens enfler la grande route du Pyrrhonisme le plus désespéré. Des-Cartes a prévu & prédit même l'abus, qu'on feroit de sa Methode ; c'est pourquoi il déconseille plutôt de la suivre, qu'il n'y exhorte, crainte, que *** plusieurs

* Nil nisi punctum petebat Archimedes, quod esset firmum & immobile, ut integram terram loco dimoveret : magna quoque speranda sunt, si vel minimum quid inveniret, quod certum sit, & inconcussum. Medit. 2.

** Omnibus satis superque pensitatis denique statuendum est, hoc pronuntiatum : ego sum : ego existo : quoties a me profertur, vel mente percipitur, necessario esse verum.

*** Nempe permulti sunt, qui cum plus aequo propriis ingeniis confidant, nimis celeriter solent judicare, nunquamque satis temporis sibi sumunt ad rationes omnes circumspicien-



fiens trop pressés dans leurs jugemens ne s'éloignassent si fort du chemin battu, qu'ils n'y pourroient revenir, & ne contractassent une incertitude universelle pour le reste de leurs jours. Je crois qu'on peut pousser plus loin, & je ne crains point de soutenir, quelque étrange que puisse paroître ce sentiment, que s'il arrivoit à un homme de sens rassis de douter pendant un seul moment de son existence, il continueroit dans un doute universel, non seulement pendant le tems de sa vie, mais pendant toute la durée de son être.

Il n'y a en effet que deux voyes, qui puissent conduire à la certitude, dont la seconde est fondée sur la première, l'une immédiate, & l'autre médiante; en contestant donc les verités de la première, on les bouche toutes les deux, & on s'abandonne à l'incertitude universelle. Toutes les connoissances, que nous pourrons acquérir dans un tel état, seront infectées de ce doute originel; & l'esprit humain ressemblera à un vaisseau démâté, & privé du gouvernail, qui vogue, à la merci des Ouragans, sur un Océan sans rivage. Il en est de même de la défiance, qu'on nous recommande par rapport à nos facultés, jusqu'à ce que nous soyons assurés de leur véracité par des démonstrations déduites d'un principe certain, & infaillible. C'est, ce me semble, nous renvoyer aux Calendes Grecques; car d'où nous pleuvra ce principe, qui ait plus de certitude & d'evidence, que ces verités primitives, qu'on nous ordonne de revoquer en doute? & comment démontrons nous, si ce n'est en déployant ces mêmes facultés, dont nous devons nous défier? Cette prétendue précaution ne serviroit donc qu'à nous conduire dans un abîme de Pyrrhonisme, dont ni miracle ni révélation immédiate ne sauroit nous retirer, vù que les moyens même les plus extraordinaires présupposent l'usage de ces facultés, que l'on veut rendre

spiciendas, & idcirco si semel ausint opiniones omnes vulgo receptas in dubium revocare, & velut a trita via recedere, non facile illi semita, que rectius ducit, semper insistent, sed vagi potius & incerti in reliquam vitam aberrabunt. Dufert, de Methodo. 2.



rendre sujettes à caution. * Le mystique Poiret se plaint amèrement de ce funeste effet du doute Cartesien ; & on ne sauroit disconvenir, que plusieurs des sectateurs de Descartes ne l'ayent outré en bien des façons. Il leur est arrivé ce ** qu'Ovide raconte de Dédale, qui entortilla si bien le Labyrinthe de Crete, qu'il eût peine à en retrouver l'issue lui même.

*Non secus ac liquidus Phrygiis Maandros in arvis
Ludit, & ambiguo lapsu refluitque, fluitque,
Occurrentque sibi venturas aspicit undas,
Et nunc ad fontes, nunc in mare versus apertum,
Incertas exercet aquas: ita Dædalus implet
Innumeras errore vias, vixquæ ipse reverti
Ad limen potuit: tanta est fallacia recti.*

Je crois'avoir mis au jour l'invalidité de l'enthymeme Cartesien, de même, que l'impossibilité, & l'inutilité de tout autre argument imaginable, en faveur de sa propre existence. Si quelqu'un étoit assez peu Philosophe pour vouloir déduire le *consciūm sui* de la réflexion, il n'auroit qu'à considérer, que quelque définition, qu'on en veuille donner, pour réfléchir il faut un retour sur ce qui s'est passé dans l'ame. Si donc la réflexion m'apprenoit mon existence, elle devrait le faire médiatement, ou immédiatement. Elle ne sauroit le faire immédiatement, à moins que la perception, sur laquelle elle se replie n'eut été le *consciūm sui* même; car étant, pour ainsi dire, une apperception rétrograde, elle retourne au point dont elle est partie; & aucune pensée destituée du *consciūm sui* ne sauroit être suivie de réflexion sur sa propre existence; & le cas posé on voit clairement, que la connoissance de soi-même seroit due, non à la réflexion, mais à l'apperception
primi-

* Vera Meth. inv. ver. P. I. 9. 10.

** Metam. L. VIII, v. 162 - 168.



primitive, avant-coureuse de la réflexion. S'il étoit possible que l'ame eût une pensée quelconque *A*, sans être accompagnée du *conscium sui*, l'acte immédiat de réflexion ne seroit rien de plus, que le souvenir de cette même pensée exprimée par le signe *A*. Si au contraire la formule de l'apperception avoit été: *j'apperçois A*, celle de la réflexion immédiate seroit: *j'ai apperçû A*, l'egoité contenuë dans la formule de la réflexion n'étant que la copie de celle, qui est contenue dans la formule de l'apperception; en un mot, la réflexion immédiate n'étant que le souvenir de l'objet apperçu. La production médiante du *conscium sui*, par le moyen de la réflexion, n'est pas plus possible, que l'immédiate; elle supposeroit toujours l'egoité dans un certain rapport avec la pensée *A*, que nous avons supposée détachée du *conscium sui*, coupant par là tout passage de l'une à l'autre; on peut appliquer ici ce que nous avons observé touchant la manière syllogistique de prouver sa propre existence. Il faudroit donc enfin se réduire à la faculté d'abstraire, & prétendre, que c'est en qualité de notion abstraite, que la réflexion produit le *conscium sui*; mais se peut-il rien de plus ridicule, que de soutenir, que nous connoissons nos propres individus comme des abstractions? & peut-on concevoir quelque chose dans l'abstrait, qu'on n'ait conçu auparavant dans le concret? Cela est si peu praticable, qu'on auroit bien plus de raison de mettre en question, si nous sommes en état de former aucune idée abstraite du tout. Le *conscium sui* abstrait ne seroit donc que le *conscium sui* détaché du concret. Il est vray, que la réflexion nous fait acquérir les notions des facultés de nôtre ame, comme de l'apperception, de la mémoire, du jugement; &c. mais ces notions ne résultent que de la combinaison du *conscium sui* avec nos autres pensées; & si ces pensées existoient sans la *côapperception* de l'egoité, nous n'aurions jamais ces notions, & nous ignorerions éternellement, que ce fut nous, qui voyons, qui entendons, qui nous souvenons, qui raisonnons, & ainsi du reste.

Nous avons vû jusqu'icy, que la connoissance de nôtre être ne nous vient, ni par raisonnement, ni par réflexion, ni par aucune voye



médiate, ce qui nous autorise à conclure, que nous nous appercevons immédiatement, & intuitivement; on voit encore par là, que l'apperception de soi-même est le premier acte, & un acte essentiel de l'être intelligent entant que tel; vû que toutes les connoissances le présupposent, pendant que lui seul ne présuppose rien. Quelques réflexions serviront à éclaircir & à justifier ce sentiment.

Faisant passer en revuë toutes les idées que je suis en état d'avoir, je n'en trouve aucune si essentielle à mon intelligence, que je ne puisse m'en concevoir, privé à jamais; au lieu que la conception d'une intelligence, qui ne s'apperçoit pas soi-même, est absurde & contradictoire; ce que je ne crois pas que personne me puisse contester. *Le conscium sui* est donc présupposé par toute autre connoissance, & ne peut être subordonné à aucune pensée antérieure; car qu'on me détermine cette pensée, & je prétends faire voir, qu'elle ne sauroit exister sans la préexistence *du conscium sui*. On ne pourra pas dire, qu'il faut une pensée quelconque pour le faire éclore: car on devoit avouër, que toute autre pensée quelconque est contingente à l'être intelligent, pendant que la seule apperception de soi-même lui est nécessaire, & essentielle. Or ne seroit-il pas plaisant, que le contingent donnât l'origine au nécessaire, & fut pour ainsi dire l'essence de l'essence même; un en mot, je conçois sans contradiction une intelligence, qui n'apperçoit que soi-même, mais je n'en saurois concevoir une, qui n'appercevrait p. e. que le Soleil, sans le *conscium sui*: ou bien je puis me figurer, que toute la scene de l'Univers disparoisse, que les portes des sensations se ferment l'une après l'autre, je puis congédier pensée après pensée, faculté après faculté, anéantir la réflexion, effacer l'imagination, noyer la mémoire dans les ondes de Lethé, enfin, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, me rayer entièrement jusqu'à l'apperception de Moi-même, sans cesser de subsister en qualité d'être intelligent. Si au contraire je commence par le *conscium sui*, j'emporte d'un soufle toute mon intelligence & toute ma personnalité; ce qui



qui montre évidemment, combien il est essentiel à l'être intelligent, entant que tel, de s'appercevoir soi-même.

J'ai dit plus haut, que les facultés ne peuvent pas se replier sur elles-mêmes, & qu'on ne s'apperçoit point appercevoir; ce qui m'engage à sauver une contradiction apparente. J'observe donc, que ce que j'y avance, ne doit point signifier, qu'on ne puisse appercevoir soi-même, ou sa propre existence; parce que cela ne suppose point la duplication de la substance appercevante, & qu'on ne s'apperçoit pas entant qu'on apperçoit, mais entant qu'on existe. On pourra, peut-être le comprendre de la façon suivante. Supposez, que j'apperçoive deux choses 1. Moi-même, 2. Un objet nommé *A*; l'apperception de cet objet ne seroit elle pas une troisième chose, mais à laquelle je ne pense pas encore? Ce n'est que par un acte réfléchi, & après avoir combiné la conscience de moi-même avec l'apperception de l'objet, que je sçai, que c'est Moi, qui l'ai apperçu, & cette combinaison n'est-elle pas postérieure du moins dans l'ordre de la nature? L'oeil ne se voit pas voir, n'étant pas placé derrière soi-même; mais même en ne se voyant point il sent son existence, (je place le sentiment dans l'organe, à l'exemple des grands hommes, qui se servent de cette comparaison.) Nous pouvons la tourner encore autrement: ce n'est pas en voyant les objets, que nous découvrons la structure & le mécanisme de l'oeil; mais en le considérant hors de nous; cependant qu'il soit ouvert ou fermé, nous en sentons l'existence; ou, pour rapprocher la comparaison le plus près qu'il est possible: la substance, qui apperçoit les images visibles, n'apperçoit point d'image de sa propre apperception, ni de la manière d'appercevoir les images, & néanmoins elle s'apperçoit soi-même indépendamment des images visibles, qu'elle apperçoit, comme hors de soi. On conçoit que la même chose peut avoir lieu en toute sorte de perception; du reste ce n'est que pour subvenir à la difette des notions spirituelles, que nous nous servons de la comparaison de l'oeil.



C'est dans ce sens que j'entends les paroles de * *Locke*, dès l'entrée de son immortel Ouvrage *sur l'Entendement humain*, sens qui se confirme par le ** Chapitre qui traite de la connoissance que nous avons de notre propre existence. Nous pouvons regarder, comme en éloignement, toutes les pensées, & en général toutes les opérations de nôtre ame, vû que ce sont des modifications passagères, que nous imaginons dans le passé, en nous en souvenant, ou en y réfléchissant. Il n'en est pas de même de la substance, qui étant permanente & intime à elle-même ne sauroit voir son existence, ni dans le passé, ni dans l'éloignement, ni en un mot choisir un point de vuë hors d'elle-même : comme en qualité d'être elle existe, en qualité d'être pensant, elle s'apperçoit de son existence. Dans ce sens je souscris volontiers au sentiment du grand *Leibniz*, lorsqu'il dit, *** „ que nous nous ap-
 „ percevons immédiatement de la substance & de l'esprit, en nous ap-
 „ percevant de nous-mêmes, „ & **** „que rien ne nous est mieux
 „ connu, que l'ame, puisqu'elle nous est intime, c'est à dire, intime
 „ à elle même.„

Lorsque dans le cours de ce Mémoire, je me fers du terme d'existence, on ne m'entendra pas, j'espère, comme si je soutenois, que la notion abstraite d'existence soit connue intuitivement. Nous apercevons des individus ; leur ressemblance nous donne les especes, & par la ressemblance de celles-ci nous montons aux genres. L'existence est un genre supérieur, & comme le rendés vous commun des Catégories inférieures ; mais l'apperception ne la regarde pas tant que genre. J'apperçois mon existence individuelle, ou mon propre indi-

* „L'entendement semblable à l'oeil nous fait voir & comprendre toutes les autres
 „ choses, mais il ne s'apperçoit pas lui-même ; c'est pourquoi il faut de l'art, &
 „ des soins pour le placer à une certaine distance, & faire en sorte, qu'il devien-
 „ ne l'objet de ses propres contemplations. *Avant-propos* §. 1.

** L. IV. ch. IX. §. 2.

*** Remarques sur le livre de l'orig. du mal. 4.

**** *Theodicée*. 59.



individu, & lorsque je l'énonce par la proposition: *j'existe*, je tire du verbe substantif le même service, qu'on a coutume d'en tirer par rapport à tous nos sentimens immédiats, qu'on change par son moyen en propositions; ce seroit donc raisonner très grammaticalement, que de m'imputer un pareil paradoxe.

Je dois encore considérer une objection très forte contre nos sentimens, prise de la nature de l'apperception. * Appercevoir, dit-on, les objets, c'est les distinguer les uns des autres, & s'appercevoir soi-même, c'est se discerner de quelque autre chose; de cette façon l'apperception non seulement est subordonnée au discernement, mais encore à la ** réflexion, sans laquelle il n'y a point de discernement, & à la comparaison, sans laquelle il n'y a point de réflexion. On se fonde entièrement sur l'expérience: *** „ Nous trouvons, dit-on, „ que nous appercevons les choses en les discernant les unes des autres, & plus bas: Lorsque nous n'appercevons pas la différence „ des choses présentes, nous n'appercevons pas ce qui tombe sous nos „ sens; & un paragraphe plus loin: **** En discernant l'ame des „ objets, qu'elle représente & distingue, nous nous appercevons de „ nous-mêmes; au contraire, lorsque nous ne nous discernons point „ des objets de nos pensées, nous ne nous appercevons pas de nous-mêmes. „ En examinant cette théorie je conserverai tous les égards dûs aux mérites des hommes illustres, qui l'ont mise en vogue; mérites que je reconnois, & respecte, avec tout le monde Philosophe.

Je conviens d'abord, que pour l'ordinaire nous distinguons l'objet de notre apperception d'avec d'autres, que nous appercevons alors, ou que nous avons apperçus autrefois, & que la mémoire nous retrace; cela ne se peut guères autrement, tandis que les portes des

I ii 3

sens

* Wolf. Met. Allem. 729. 730. 734

** Ibidem 733.

*** Ib. 729.

**** Ib. 730.



sens sont ouvertes aux objets, qui les frappent sans cesse, & que la mémoire & l'imagination ont, pour ainsi dire, coudées franches; j'accorde encore volontiers, que nous discernons ces objets de nous mêmes; rien de si naturel; pour discerner les choses d'entr'elles il n'est besoin que de savoir, que l'une n'est pas l'autre. Mais je ne saurois voir, qu'il s'ensuive, que l'apperception dépend du discernement; il pourroit n'y avoir entre ces deux choses, qu'un simple rapport de coëxistence dans le même tems; comme, par exemple, entre le mouvement des Planetes, & mes méditations présentes.

En second lieu, je ne puis m'accorder sur l'expérience mentionnée avec l'homme illustre, dont j'ai rapporté les paroles, & je trouve précisément le rebours de la sienne; savoir, je ne discerne les choses, qu'après les avoir apperçues, & chez moi l'apperception devance toujours le discernement, du moins dans l'ordre de la nature, & souvent même dans l'ordre du tems: comme lorsque me rappelant une idée passée je la discerne de la présente, ou qu'ayant p. e. regardé un objet *A*, je tourne la tête, & vois un autre *B*; il est même probable, que jamais l'apperception & le discernement n'arrivent dans le même tems, quoiqu'à cause de l'extrême rapidité, avec laquelle ces deux actes se succèdent, nous les confondions dans le même instant; mais comme je n'ai pas besoin de prendre parti dans la dispute sur la durée, il me suffit ici d'une succession dans l'ordre de la nature.

En troisième lieu, il implique, ce me semble, qu'on puisse discerner avant que d'appercevoir; car si dans ce cas on demandoit: qu'est-ce que vous discernez? Je ne crois pas, qu'on y pût jamais donner réponse; marque claire, qu'on ne discerne rien, ou, ce qui revient au même, qu'on ne discerne point du tout. Discerner *A* de *B* est appercevoir, qu'*A* n'est pas *B*, & que *B* n'est pas *A*; dire donc: j'apperçois, qu'*A* n'est pas *B*, & que *B* n'est pas *A*, quoique je n'apperçoive ni *A* ni *B*, n'est-ce pas se contredire dans les termes? & n'avez-vous pas tort de dire, que vous discernez, lorsqu'*A* & *B* sont la même



mé chose à votre égard , étant tous deux néant, puisque vous n'appervez ni l'un, ni l'autre.

Dieu pourroit-il créer une intelligence, qui ne fit absolument que discerner, sans appercevoir les objets de son discernement ? Il le pourroit sans doute, si l'apperception dépendoit du discernement, mais il ne le peut pas, si le discernement dépend de l'apperception ; or il faudroit qu'une pareille intelligence n'eût que les notions abstraites du nombre ; en un mot, qu'elle fut toute Arithmetique, & que ses idées ne fussent que des chiffres ; mais est-il possible d'avoir des notions abstraites de ce qu'on n'a jamais apperçu dans le *concret* ? On peut encore demander, si dans un retranchement successif des facultés de nôtre ame, tel que nous l'avons supposé plus haut, ce seroit la discretive, qui ne sauroit être annihilée sans entraîner l'intelligence dans le néant : je voudrois qu'on m'en fit voir la nécessité.

Enfin nôtre illustre Philosophe subordonne lui-même le discernement à la réflexion, & celle-cy à la comparaison ; qui toutes deux présupposent l'apperception, & ainsi ne peuvent la produire, ni directement, ni indirectement ; la premiere n'étant qu'une revuë de l'objet, qu'on a déjà apperçu, la seconde requerant plusieurs objets présentés à l'esprit comme l'un à côté de l'autre, & par conséquent apperçus.

Il n'y a donc, à bien considérer la chose, point de discernement sans apperception, mais l'apperception est tout à fait indépendante du discernement, & prend le pas sur lui, comme sur toute autre faculté intellectuelle. Il est aisé d'appliquer au *conscium sui*, ce qui est vray de l'apperception en général, & de lever la difficulté. Du reste les Philosophes varient considerablement d'eux-mêmes sur ce sujet. Mr. *Canz*, dans le même Ouvrage, soutient tantôt la solidité de l'enthymême Cartesien, tantôt il nomme le *conscium sui* le premier acte de l'ame, bientôt il le dérive du discernement, & presque au même endroit il avouë, qu'on peut se sentir tout seul sans se discerner de quoi
que

* Confer Pſychol. L. 1. c. 1. §. 7. c. 11. §. 25. §. 31. & not. 5. ibidem.



que ce soit : peut-être trouvera-t-on un sens commode à ces contrariétés, mais je ne laisse pas d'en conclure, que la matiere de l'apperception de soi même n'est point encore approfondie autant qu'on se l'imagine, soit à cause de sa difficulté, soit parce qu'on l'a jugée trop commune & indigne d'arrêter le Metaphysicien, qui veut s'élever à des spéculations plus sublimes. Platon en juge différemment, croyant, * qu'il seroit ridicule de tourner ses vûes sur des objets étrangers, tandis qu'on n'a point satisfait à l'inscription de Delphes, qui exhorte à se connoître soi-même.

Non content de savoir qu'on s'apperçoit immédiatement, on voudroit encore pouvoir définir ce *Μοι*, qu'on apperçoit, & connoître le *comment* de cette opération de l'ame; deux points, sur lesquels suivant toutes les apparences on accumulera recherches sur recherches, fans y jamais rien comprendre. ** Il y a en Allemagne des Philosophes tres renommés, qui prétendent développer & éclaircir la notion de l'*existence* en la définissant : *une manifestation de soi-même* ; de sorte qu'*exister* & *se manifester* signifient chés eux la même chose. En appliquant ceci à notre sujet : s'appercevoir exister seroit : s'appercevoir se manifester ; j'ai taché de mettre cette notion à profit, mais j'y ai trouvé des difficultés trop longues à inferer dans ce Mémoire. Je soupçonne qu'une des principales raisons de l'incompréhensibilité de ces choses, c'est qu'on ne peut pas assez se dégager de notions hetérogenes ; de là vient, que les problèmes sont concus en notions étrangères au sujet, & que pendant qu'on forme des questions sur un sujet, on occupe son esprit des idées d'un autre : ce qui ne peut

* ἢ δυναμαί πω κατὰ τὸ Δελφικὸν γράμμα γινῶναι ἑμαυτὸν, γελοῖον δὴ μοι φαίνεται τῆτο ἔτι ἀγνοῶντα τὰ ἀλλότρια σκοπεῖν.
in Phædro.

** Voyez Prim, Monadol. capita cap 2. dans le Recueil des Pieces sur les Modes ;
item Diff. de Materialismo §. VIII. par M. FLOUQUET.



peut aboutir, qu'à s'embrouïller dans un verbiage stérile. Ceux qui ont éprouvé ce travers dans leurs méditations, m'entendront assez.

Si quelque chose avoit dû me détourner des recherches, que je viens de faire sur l'apperception de l'existence propre, ce ne seroit sûrement pas la trivialité, mais ce seroit plutôt l'importance de ce sujet, & les difficultés, qui l'entourent, difficultés au reste, qui ne doivent point faire tort aux vérités solidement établies ; vù qu'elles ne prouvent que nôtre ignorance sur certains points, sans détruire les preuves, que nous avons sur d'autres ; d'ailleurs il seroit aisé de les retorquer contre tout Systême, qu'on adopteroit sur ce sujet. Enfin bien loin de m'imaginer de l'avoir conduit à un point de précision, qui ne laissât rien à desirer, je serois sensiblement flatté, si mon travail méritoit la moindre attention des Connoisseurs, & pouvoit donner occasion à des esprits plus pénétrants que le mien d'entrer dans la même carrière, & de la parcourir avec plus de succès. Cependant je me console avec les plus grands hommes, & les Philosophes les mieux éclairés, qui loin de se repaître de Systêmes arbitraires, & de se régaler dans des Châteaux bâtis en l'air, reconnoissent ingenuement * „ que plus „ les objets sont intéressans pour nous, plus sont difficiles & incertaines les connoissances, que nous en pouvons acquérir. „

* Mr. de MAUPERTUIS, *Discours des devoirs de l'Academicien.*

